



Pour découvrir
le monde et ses cultures

« Drang nach Osten », l'expansion germanique en Europe centrale et orientale

Georges Castellan

Professeur honoraire à l'Institut national des langues et civilisations orientales

Au voyageur qui visite la Roumanie des Carpates, la ville de Brassov – l'ancienne Kronstadt – offre ses églises et son aspect de gros village fortifié qui révèlent une origine allemande. Au nord, malgré les destructions de la guerre et l'occupation soviétique, Riga présente encore quelques monuments construits par les marchands allemands du Moyen Âge. À Prague, le Hradcin et toute la vieille ville rappellent que, jusque vers 1850, on y parlait autant allemand que tchèque. Cette permanence révèle la politique de colonisation menée par les Allemands dans de nombreuses régions de l'Europe centrale et orientale, nommée Ostkolonisation. Georges Castellan nous explique les circonstances et les grandes étapes de ce fait historique d'importance.

Le Drang nach Osten et les chevaliers Teutoniques

Certains font commencer à Charlemagne cette expansion qui repoussa la frontière orientale de la Germanie de l'Elbe, atteinte par les Slaves au moment des grandes invasions, à l'Oder, qui sépara les deux peuples sous Othon Ier (936-973). Mais la plupart de ces territoires furent perdus par suite de révoltes indigènes. L'expansion allemande ne put reprendre qu'au milieu du XI^e siècle : ce fut le *Drang nach Osten*. Les Wendes, population slave entre les Allemands et les Polonais, furent alors détruits ou assimilés par un flot de germanisation. Au XII^e siècle, l'affaiblissement temporaire de la monarchie polonaise permit la création des marches – c'est-à-dire des districts militaires frontaliers – de Brandebourg et du Mecklembourg. La christianisation de ces régions fut reprise après les révoltes païennes du XI^e siècle et vit la renaissance des évêchés de Brandebourg, Lübeck, Schwerin, tandis que les paysans allemands mettaient en valeur tous les territoires jusqu'à la Neisse de Görlitz, laissant toutefois subsister une population slave, les Sorabes, qui existent toujours autour de Bautzen. L'Oder fut largement dépassé au nord par la Poméranie orientale, disputée aux Polonais et germanisée à son tour pendant le XIV^e siècle, tandis que, plus au sud, la Silésie et l'est du royaume de Hongrie dévastés par les invasions des Mongols furent repeuplés par les colons allemands établis dans la couronne de Saint-Étienne comme hôtes – *hospites* – jouissant de droits particuliers.

La Bohême, en revanche, résista mieux à la poussée germanique. Au XIII^e siècle, le roi Ottokar II procéda à une colonisation massive avec des Allemands venus surtout de Bavière et des régions rhénanes. Il les établit comme mineurs pour exploiter les mines d'argent découvertes sur le pourtour du pays, où ils furent relayés par des commerçants et organisèrent des villes comme Eger ou Iglau.

L'entreprise la plus spectaculaire fut la colonisation des terres entre la Vistule et le golfe de Finlande – appelées aujourd'hui pays Baltes – qui fut l'œuvre de deux ordres religieux, les chevaliers Porte-Glaive et les chevaliers Teutoniques. Le premier fut créé spécialement en 1202 pour soutenir les premiers efforts de colonisation-christianisation de l'embouchure de la Dûna où l'archevêque de Brême avait envoyé en 1150 un missionnaire du Holstein nommé Meinhardt. Les progrès furent faibles, mais permirent d'établir en 1180 une ville, Riga, siège d'un évêché et lieu de rencontre des marins et commerçants de la grande association de commerçants de Hambourg et de Lübeck, la Hanse. Peu nombreux – leurs effectifs étaient de cent vingt – les chevaliers firent appel à de nombreux croisés, soldats attirés par des faveurs spirituelles, les « indulgences ». Avec leur aide, ils construisirent dans la Lettonie actuelle des monastères et des villes qui durent faire

face à de nombreuses attaques des autochtones d'origine baltique, Estes et Lives. Les deux ordres fusionnèrent en 1237 et se heurtèrent aux Danois et aux Russes, mais établirent finalement leur domination sur l'ensemble du territoire jusqu'au golfe de Finlande. Le pays fut divisé en « seigneuries » avec, à leur tête, un chevalier titulaire de la terre.

Les chevaliers Teutoniques – que l'on appelle *Deutscher Orden* – avaient été créés en 1190-1191 en Terre sainte sous le nom de « Frères hospitaliers allemands de Sainte-Marie de Jérusalem ». Cette association caritative quitta la Palestine et fut appelée par le duc polonais Conrad de Mazovie dont les possessions étaient attaquées par ses voisins du nord, les Prusses ou Borusses, païens appartenant à l'ethnie balte, installés entre le Niemen et la Vistule. Un évêque polonais établi à Kulm se plaignait également de ces tribus indépendantes. Tous deux firent appel aux Teutoniques, le pape ayant accepté de patronner cette croisade qui s'organisa en 1230 avec des gens venus de tout l'Occident chrétien. Elle fut difficile car les autochtones résistèrent et se soulevèrent contre les envahisseurs. Le pays ne fut soumis qu'en 1283. Il était gouverné par le grand maître de l'Ordre, assisté d'un conseil qui administrait vingt bailliages, à la tête desquels se trouvait un chevalier. Les croisés devinrent des paysans établis pour remplacer la population borusse tuée ou en fuite : ils germanisèrent le plat pays. À Marienwerder, forteresse-capitale, se joignirent des villes telles Thorn, Kulm, Elbing, qui entretenaient des relations avec la Hanse. En 1255 enfin fut créé Königsberg – « mont Royal » – en l'honneur du roi de Bohême qui y avait contribué. Les liens organiques de l'État de l'Ordre – *Ordenstaat* – avec l'Empire germanique étaient assez flous et, en fait, les Teutoniques jouissaient d'une totale indépendance. Quant aux autres territoires, les empereurs laissèrent aux princes territoriaux du Brandebourg ou de la Saxe le soin de coordonner l'ensemble de l'œuvre coloniale, en accord avec l'Église dont les vastes évêchés de Magdebourg ou de Leipzig conservèrent un rôle longtemps prépondérant. Le XIVe siècle marqua indiscutablement l'apogée de l'ordre Teutonique et du *Drang nach Osten*.

L'expansion vers le sud et l'avènement des Habsbourg

À côté de ce mouvement qui fut largement célébré par le IIIe Reich, il ne faut pas oublier la poussée allemande vers le sud, l'Autriche tout d'abord. Cette fois encore, il faut remonter à Charlemagne pour en connaître les origines. Maître de la Bavière, le roi des Francs entreprit une série de campagnes contre le peuple des Avars – nomades d'Asie centrale – qu'il écrasa. Il étendit son empire jusqu'à la Tisza dans la Hongrie actuelle. Dans la région conquise, il établit des « marches » – districts militaires – que ses successeurs durent évacuer lors de l'installation des Hongrois. L'empereur germanique Othon Ier rétablit, face à ces envahisseurs très remuants, une nouvelle « marche » dont les Babenberg devinrent les marquis – *Markgraf* – jusqu'au XIIIe siècle. Ils firent appel à des familles bavaroises pour la coloniser, tandis que l'Église, par les évêques de Salzbourg, Freising et Passau, y accaparait de vastes domaines et créait de grands monastères comme Melk et Saint-Polten. En 996, on vit pour la première fois apparaître le nom d'*Ostarrichi*, dont la forme latinisée d'*Austria* donna notre actuelle Autriche. En 1002, une forteresse fut construite près des ruines de l'ancienne cité romaine de Vindobona qui allait devenir Vienne.

À partir de là, toute la marche fut germanisée avec des colons venus de Bavière et des régions rhénanes, alors que les Babenberg transformaient la région par la création de couvents importants comme Heiligen Kreuz et par le développement de villes-foyers de la culture allemande telles Salzbourg, Linz, Innsbruck, Graz. Elle s'étendit aux marches voisines de Carinthie (Kärnten), de Carniole (Krajin) où la germanisation se limita à des villes comme Laibach (Ljubljana), tandis que les Slovènes, aujourd'hui indépendants, en constituaient la population rurale. Le Tyrol, en revanche, restait divisé en comtés jusqu'au XIIIe siècle. En 1246, la dynastie des Babenberg s'éteignit et les Habsbourg, originaires de l'Argovie suisse, devinrent les possesseurs de ce grand ensemble qu'ils conservèrent jusqu'en 1918. Empereurs du Saint Empire, ils étaient couronnés à Rome d'abord, puis à Aix-la-Chapelle et réunissaient sous leur autorité l'essentiel des populations allemandes de l'Europe.

À cette poussée vers le sud, il faut ajouter vers l'est l'appel du roi de Hongrie à des colons à la fin du XIIe siècle et au XIIIe siècle : il s'agissait pour lui de défendre la frontière méridionale de son royaume et de peupler une région peu habitée. Ils vinrent, dans leur grande majorité, de Rhénanie, du Luxembourg, de Flandre et de Saxe. Par simplification, ils furent appelés dès 1206 « Saxons » – dans la Roumanie actuelle, on emploie le nom de *Sasi*. Ils s'établirent dans les régions de Karlsburg (Alba Julia), Hermanstadt (Sibiu), Kronstadt (Brassov), Nösen (Bistrita). Le roi magyar André II leur accorda un statut – l'*Andreanum* – qui donnait à ces Allemands le monopole de la colonisation et leur organisation en sept sièges – *sedes* – le droit d'élire un comte et des administrateurs en contrepartie d'obligations militaires dans l'armée royale. Ils étaient assez importants pour constituer, à côté des Magyars et des Sicules, la troisième « nation » du pays dans l'énumération juridique des constituants de la Hongrie.

À la fin du XIVE siècle, la première grande vague de colonisation était achevée : les Allemands sortis de leur « patrie » – *Heimat* – entre le Rhin et l'Oder avaient essaimé au nord jusqu'au golfe de Finlande, au sud presque jusqu'à l'Adriatique, à l'est jusqu'au cœur des Carpates roumaines.

La seconde vague des XVIIe et XVIIIe siècles

Moins importante, elle affecta les territoires de la monarchie des Habsbourg, de la Prusse et de la Russie.

La Réforme de Luther toucha les États autrichiens et amena divers mouvements de population. Les anabaptistes du Tyrol trouvèrent refuge en Moravie, avant de partir pour l'Amérique du Nord ; les luthériens furent nombreux – on parle de cent mille – à s'enfuir vers les villes d'Allemagne, de Suisse, de Suède et dans les provinces baltes suédoises. La guerre contre les Ottomans entraîna d'autres exodes et lors de la reconquête de la Hongrie ottomane après le siège de Vienne en 1683, on assista à la recolonisation des comitats de Szegedin, de Szolnok et de toute la région avec des paysans de Franconie, de Souabe et de Rhénanie qui se fixèrent sur des terres libres d'obligation. Au XVIIIe siècle, l'empereur Charles VI voulut augmenter la population de la Hongrie en y établissant des Allemands qui apportèrent leurs techniques agricoles plus développées. Après l'occupation du Banat en 1718, Vienne y envoya des marchands et des artisans allemands et quelque quinze mille paysans de Rhénanie, de Souabe et de Franconie, formant un nouveau noyau germanique dont les membres furent désignés du nom de « Souabes » – en roumain *Svabi*. L'impératrice Marie-Thérèse, soucieuse de progrès agricoles, établit sur les domaines royaux environ quarante-cinq mille colons, venant notamment de Bavière. Le Banat et la région voisine de la Batschka furent sous son règne entièrement dominés par la culture allemande. On désigna comme « Lorrains » ces nouveaux venus de la future Vojvodine. Il faut aussi ajouter les colons individuels à la recherche de meilleures terres : on estime de cent cinq à deux cent mille Allemands qui se fixèrent en Autriche entre 1740 et 1780. Joseph II, de son côté, confirma par une patente les privilèges des treize mille colons allemands établis en Galicie et en Bucovine. Pendant la période des guerres contre Napoléon, les droits de tous les colons allemands de l'Autriche furent précisés et leur établissement confirmé.

En Prusse, la Réforme eut des conséquences surprenantes. Le grand maître de l'Ordre des chevaliers, Albert de Brandebourg, adhéra à la doctrine luthérienne en 1525 et sécularisa l'État dont il devint le duc, sous l'autorité du roi de Prusse. Les chevaliers se transformèrent en seigneurs féodaux – les *Junkers* – et firent exploiter leurs terres par des serfs transformés en paysans personnellement libres à partir de 1807. Cette situation dura jusqu'à 1914. Dans l'intervalle, les souverains de Prusse furent obligés d'entreprendre des opérations de colonisation à cause des guerres, de la peste de 1709, des partages successifs de la Pologne. Pour le seul XVIIIe siècle, on estime à trois cent mille le nombre de colons venus d'Allemagne et installés dans le royaume.

Les régions de la Baltique connurent une évolution semblable. Le grand maître de l'Ordre de Livonie – dépendant des Teutoniques – passa également à la Réforme et s'appropriä la région : en 1551, le dernier archevêque de Riga vendit sa cathédrale au Conseil de la ville pour dix-huit mille

marks. Les paysans, majoritairement baltes, devinrent officiellement protestants, tout comme les marins, artisans, commerçants qui, presque tous, parlaient allemand. Les guerres du XVI^e siècle – en particulier celle de Livonie (1558-1561) – provoquèrent des pertes sévères parmi les chevaliers qui furent remplacés grâce à un recrutement peu exigeant. Une bulle papale déclarait à cette occasion que « tout bagnard pouvait être relevé de son excommunication en entrant dans l'Ordre ; ceux qui s'étaient rendus coupables de viol, d'incendie volontaire ou d'usure pouvaient être admis comme chevaliers-moines ». Il n'est pas étonnant que l'Ordre soit entré en décadence et que la noblesse des « barons baltes » se soit mise au service du pouvoir, qui fut suédois jusqu'en 1710, puis russe jusqu'en 1917.

Dans l'Empire russe, l'impératrice Catherine II fit par un manifeste, en 1763, appel à des colons allemands pour mettre en valeur les territoires de la Volga inférieure pratiquement dépeuplés. Dans les anciens ports de la Hanse, Lübeck et Danzig, des émigrants s'embarquèrent, venant du Palatinat, de la Hesse, de la Souabe, de l'Alsace, pour débarquer à Saint-Pétersbourg et de là, gagner les nouvelles terres conquises sur l'Empire ottoman. À la fin du XVIII^e siècle, trente mille d'entre eux avaient survécu à la faim, aux maladies et aux attaques des Kirghizes de la région. Alexandre I^{er} consolida cette œuvre en appelant des Wurtembourgeois, qu'il établit le long de la mer Noire et en Bessarabie, tandis que la conquête du Caucase amenait le tsar à créer des villages de colons allemands jusqu'en Géorgie. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le développement industriel de la Russie amena de nombreux artisans et ouvriers d'origine allemande à s'y fixer : on en comptait cent cinquante mille au recensement de 1897.

Les deux guerres mondiales du XX^e siècle, ou le recul d'un grand phénomène historique

La Grande Guerre, avec l'avance des armées allemandes en Russie puis leur recule s'élevait, dans les nouvelles frontières du pays, en 1923, à un million d'habitants environ. La Russie bolchevique fut obligée de reconnaître en 1920 l'indépendance des États baltes d'Estonie, de Lettonie et de Lituanie, dont les structures féodales maintenues jusque-là laissaient la part belle aux barons baltes. Les nouveaux États décrétèrent des réformes agraires, si bien que les grands propriétaires cherchèrent refuge en Allemagne ; s'ajoutèrent à eux de nombreux intellectuels, commerçants et artisans : au total plus de quatre cent mille individus. Des régions de la Volga, de nombreux colons partirent également, par suite de la collectivisation des terres ; de sept cent cinquante mille en 1914, ils étaient seulement quatre cent cinquante mille pour constituer la République soviétique de la Volga.

La seconde guerre mondiale porta à l'*Ostkolonisation* un coup mortel. D'abord, le traité Hitler-Staline de 1939 se traduisit par le « rapatriement » de quelque cent vingt mille Allemands des trois pays Baltes, de cent soixante-dix mille des territoires polonais annexés par l'URSS, tandis que la Bucovine et la Bessarabie roumaines fournissaient cent quarante mille rapatriés. Au total, la politique du III^e Reich se solda par le retour d'environ quatre cent cinquante mille *Volksdeutsche*. Par suite de l'avancée de la *Wehrmacht*, trois cent cinquante mille Allemands arrivèrent d'Ukraine et de Crimée, soixante mille du Caucase. Mais ce sont la capitulation de 1945 et les traités qui suivirent qui furent fatals au grand rêve du *Lebensraum* – « l'espace vital ». Les accords de Potsdam prévoyaient de redoutables échanges de population. La cession à la Pologne de la moitié de la Prusse orientale, de la Poméranie orientale, du Brandebourg oriental s'est traduite par l'arrivée en Allemagne fédérale de quatre millions cinq cent mille habitants de ces provinces colonisées depuis le XII^e siècle. La Tchécoslovaquie reconstituée de Benes avait obtenu l'expulsion de ses Sudètes – les Allemands du pourtour de la Bohême – évalués à un million neuf cent mille. Le gouvernement yougoslave de Tito chassa les quelque quatre cent mille Allemands dont les ancêtres avaient colonisé autrefois la Vojvodine. La Hongrie dominée par les communistes expulsa la moitié de sa population allemande, évaluée à cinq cent mille individus en 1941, qui se réfugia dans les deux États allemands. En Roumanie, par ordre des Soviétiques, les Saxons de Transylvanie et les Souabes du Banat furent presque tous déportés dans les mines de charbon du Donbass, puis les survivants rapatriés en Roumanie.

Au total, treize à quatorze millions d'héritiers de l'*Ostkolonisation* arrivèrent dans les deux États allemands, RFA et RDA. Leurs fils ou petits-fils vivent maintenant dans l'Allemagne réunifiée et en Autriche, tandis qu'un million environ de leurs frères est resté en Pologne, en République tchèque, en Slovaquie, en Hongrie, en Roumanie, dans des situations diverses et en général assez difficiles. Ils y représentent une culture fière de ses origines et de son passé, s'exprimant par des parlers de type germanique, des journaux et des livres en allemand, des chansons aussi et une musique qui parfois se réfère à un passé très lointain. L'*Ostkolonisation* a été et demeure une des composantes de l'Europe d'aujourd'hui.

Georges Castellan

Février 2002

Copyright Clio 2009 - Tous droits réservés

Bibliographie



Deutsche Geschichte im europäischen Rahmen
Rudolf Buchner
Muste-Schmidt, Göttingen, 1975



Histoire du peuple allemand des origines à la paix de Westphalie
Jean-François Noël
PUF, Paris, 1975